

Mamie Adèle

Ma grand-mère a fêté ses 102 ans le 20 mars dernier.

Il y a deux ans, nous avons réuni toute la famille pour célébrer son siècle de vie. Cela a été l'occasion pour chacun de relater ses souvenirs auprès d'elle. Pour tous, c'était une évocation de multiples petits plaisirs vécus pendant les vacances ou les week-ends : les tartes aux pommes au sucre juste caramélisé, les carottes jeunes qu'elle nous envoyait nettoyer à l'eau de la pompe et qu'elle nous laissait croquer, les parties de belote endiablées, les goûters de crêpes, les confitures de mûres et les biscuits à la crème, les balades sur le chemin des douaniers à Carantec, les câlins le matin dans le lit des grands-parents, son talent de couturière...

Mamie Adèle laisse derrière elle nombre de parfums de cuisine et de tendresse.

Ma mamie est née à la veille de la Grande Guerre, à Taulé, petit village du

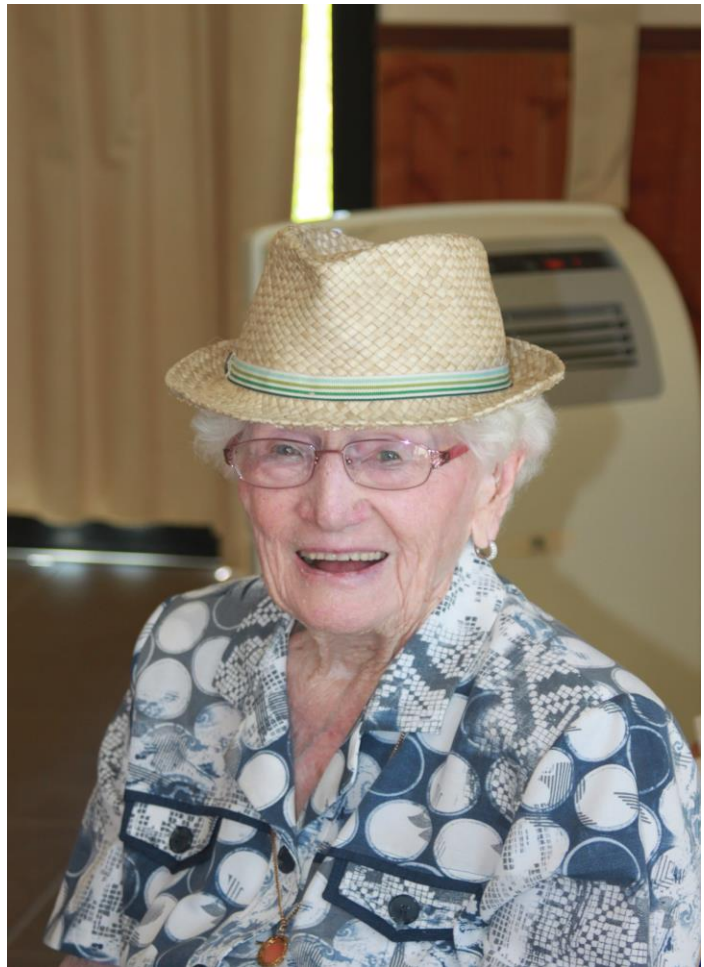
Léon, en Bretagne. Je ne sais pas grand-chose de son enfance, sinon qu'elle avait trois frères et deux sœurs. Son père est mort quand elle avait six ans et sa mère était garde-barrière dans une maison de passage à niveau sur la ligne Morlaix-Roscoff. Elle a gardé longtemps la nostalgie de cette petite maison au bord des rails, à la vie réglée par le passage des trains.

A l'école républicaine, elle a appris à parler le français sous la contrainte et l'humiliation : les enfants qui parlaient breton étaient punis et devaient porter un sabot autour du cou...

De sa jeunesse, elle nous racontait qu'elle aimait faire du vélo et adorait descendre la route venant de Taulé les pieds posés sur le guidon. Et elle aimait beaucoup danser ; elle faisait plusieurs kilomètres à pied pour aller au bal. Elle n'a jamais perdu ce goût de la danse, mais mon grand-père, qu'elle a rencontré à 22 ans, n'était pas un très bon cavalier.

A 23 ans, elle s'est mariée avec Pierre Maguer, un breton du pays glazig (de Quimper), tailleur de pierre de son état. Pour quitter la Bretagne pauvre et sans avenir, il est devenu gendarme. De là, a commencé pour ma mamie un périple à travers la France qu'elle n'aurait jamais fait sans cela.

A l'aube de la Seconde Guerre Mondiale, alors mère de deux petits garçons, mon grand-père était gendarme à Bellegarde, puis à Pont-d'Ain. Il était chasseur alpin, lui qui n'avait jamais connu que la Bretagne et encore moins mis les pieds sur une paire de skis ! Ils n'ont pas raconté grand-chose de ces années noires. Mais je sais que mamie Adèle, en 1944, avait décidé de faire des confitures pour varier le quotidien et faire plaisir à sa famille. Pour cela, elle avait économisé pendant des mois tout le sucre récupéré avec les bons de rationnement, et enfin pu confectionner les marmelades qu'elle affectionnait tant. Mais les Allemands, lors de la débâcle, ont incendié Pont-d'Ain et leur maison a entièrement brûlé, avec les confitures si patiemment préparées. Mon grand-père aimait à raconter qu'il avait sauvé la population de Pont-d'Ain, en avertissant tout le monde de



l'arrivée imminente des Allemands. Suite à l'incendie de leur maison, et un peu sur un coup de tête, papi Pierre a accepté une affectation en Martinique. Il est parti de Marseille dans un convoi maritime pour un long voyage de plus d'un mois, passant par New-York, et laissant en France femme et enfants.

Mamie Adèle a fêté seule l'armistice, et se démarquant des femmes de l'époque, elle a coupé ses cheveux, montrant par là sa modernité et son refus d'un certain nombre de conventions. Elle a beaucoup choqué, mais n'en a eu cure.

La paix revenue, ma grand-mère a rejoint son mari après un an et demi de séparation. Ma mère est née à Fort-de-France neuf mois plus tard (la joie des retrouvailles, m'a raconté mamie!)... Je crois que cette période a été heureuse ; en tout cas, mon grand-père adorait raconter nombre d'anecdotes passées à la Martinique. Ils n'y sont restés que trois ans, mais ma mère nous y a emmenés en 1990, comme un pèlerinage, et on y a retrouvé Tireine, la nourrice martiniquaise qui s'occupait du bébé.

De retour en métropole, mon grand-père a été affecté en Normandie : Livarot, Pont-l'Evêque...

A sa retraite, ils sont revenus en Bretagne et se sont installés à Morlaix.

Bien sûr, mamie Adèle avait ses défauts, mais ceux-ci n'ont jamais entaché nos relations ; j'ai toujours aimé parler avec elle, même si les débats politiques étaient houleux.

En octobre 1990, mon grand-père est décédé d'un arrêt cardiaque, pendant son sommeil. Il a laissé un grand vide derrière lui et mamie a dû apprendre à vivre sans lui. De nature joyeuse, elle a remonté la pente peu à peu, retrouvé ses amis du « club » de belote ; elle aimait conduire ses copines sur les routes de Bretagne dans sa « Twingo » jaune pétant. Elle a perdu ses frères et sœurs un à un ; elle est restée la dernière.

La vieillesse l'a rattrapée : après plusieurs chutes, nous l'avons aidée à s'installer dans un foyer logement près de chez nous. Elle y vit encore, entourée de photos de ses enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants et arrière-arrière-petits-enfants.

Sa santé décline et elle ne nous reconnaît pas toujours. Mais quoiqu'il en soit, je l'aime. Je l'aime.

Ingrid